

Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Gallimard, 2017, pp.17-18

« Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent.

Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré : sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence, me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elles, sinon précisément de mon histoire, de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente ?

« Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » : je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps.

À treize ans, j'inventai, racontai et dessinai une histoire. Plus tard, je l'oubliai. Il y a sept ans, un soir, à Venise, je me souvins tout à coup que cette histoire s'appelait « W » et qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance.

En dehors du titre brusquement restitué, je n'avais pratiquement aucun souvenir de W. Tout ce que j'en savais tient en moins de deux lignes : la vie d'une société exclusivement préoccupée de sport, sur un îlot de la Terre de Feu.

Une fois de plus, les pièges de l'écriture se mirent en place. Une fois de plus, je fus comme un enfant qui joue à cache-cache et qui ne sait pas ce qu'il craint ou désire le plus : rester caché, être découvert.

Je retrouvai plus tard quelques-uns des dessins que j'avais faits vers treize ans. Grâce à eux, je réinventai W et l'écrivis, le publiant au fur et à mesure, en feuilleton, dans La Quinzaine littéraire, entre septembre 1969 et août 1970.

Aujourd'hui, quatre ans plus tard, j'entreprends de mettre un terme — je veux tout autant dire par là « tracer les limites » que « donner un nom » — à ce lent déchiffrement. W ne ressemble pas plus à mon fantasme olympique que ce fantasme olympique ne ressemblait à mon enfance. Mais dans le réseau qu'ils tissent comme dans la lecture que j'en fais, je sais que se trouve inscrit et décrit le chemin que j'ai parcouru, le cheminement de mon histoire et l'histoire de mon cheminement. »

Hérodote, *Histoires - Livre I - Clio*, trad. P-E Legrand, Les Belles Lettres, 1932, pp.13/15-16

« Hérodote de Thourio expose ici ses recherches, pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire et que de grands et merveilleux exploits, accomplis tant par les Barbares que par les Grecs, ne cessent d'être renommés ; en particulier, ce qui fut cause que Grecs et Barbares entrèrent en guerre les uns contre les autres. »

« Voilà comment, à ce que disent les Perses, les choses se sont passées : c'est dans la prise d'Ilion qu'ils trouvent l'origine de leur inimitié pour les Grecs. Au sujet d'Io, les Phéniciens ne sont pas d'accord avec ce récit des Perses ; ils prétendent qu'ils n'usèrent pas de rapt pour l'emmener en Égypte, mais qu'elle avait à Argos des relations avec le patron du navire, et que, quand elle s'aperçut qu'elle était grosse, craignant ses parents, elle s'embarqua alors de son plein gré avec les Phéniciens pour n'être pas découverte.

Telles sont les assertions des Perses et des Phéniciens. Quant à moi, je ne vais pas prononcer, à propos de ces événements, qu'il en fut ou ainsi ou d'une autre façon. J'indiquerai celui qui, autant que je sache personnellement, a pris le premier l'initiative d'actes offensants envers les Grecs ; et j'avancerai dans la suite de mon récit, parcourant indistinctement les grandes cités des hommes et les petites ; car, de celles qui jadis étaient grandes, la plupart sont devenues petites ; et celles qui étaient grandes de mon temps étaient petites autrefois ; persuadé que la prospérité humaine ne demeure jamais fixée au même point, je ferai donc mention également et des unes et des autres. »

Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse I*, trad. J. Voilquin, Garnier-Flammarion, 1966, p. 42

« D'après les indices que j'ai signalés, on ne se trompera pas en jugeant les faits tels à peu près que je les ai rapportés. On n'accordera pas la confiance aux poètes, qui amplifient les événements, ni aux logographes qui, plus pour charmer les oreilles que pour servir la vérité, rassemblent des faits impossibles à vérifier rigoureusement et aboutissent finalement pour la plupart à un récit incroyable et merveilleux, on doit penser que mes informations proviennent des sources les plus sûres et présentent, étant donné leur antiquité, une certitude suffisante.

Les hommes engagés dans la guerre jugent toujours la guerre qu'ils font la plus importante, et quand ils ont déposé les armes, leur admiration va davantage aux exploits d'autrefois ; néanmoins, à envisager les faits, cette guerre-ci apparaîtra la plus grande de toutes.

Pour ce qui est des discours tenus par chacun des belligérants, soit avant d'engager la guerre, soit quand celle-ci était déjà commencée, il m'était aussi difficile de rapporter avec exactitude les paroles qui ont été prononcées, tant celles que j'ai entendues moi-même que celles que l'on m'a rapportées de divers côtés. Comme il m'a semblé que les orateurs devaient parler pour dire que ce qui était le plus à propos, eu égard aux circonstances, je me suis efforcé de restituer le plus exactement possible la pensée complète des paroles exactement prononcées.

Quant aux événements de la guerre, je n'ai pas jugé bon de les rapporter sur la foi du premier venu, ni d'après mon opinion ; je n'ai écrit que ce dont j'avais été témoin ou pour le reste ce que je savais par des informations aussi exactes que possible. Cette recherche n'allait pas sans peine, parce que ceux qui ont assisté aux événements ne les rapportaient pas de la même manière et parlaient selon les intérêts de leur parti ou selon leurs souvenirs variables. L'absence de merveilleux dans mes récits les rendra peut-être moins agréables à entendre. Il me suffira que ceux qui veulent voir clair dans les faits passés et, par conséquent, aussi dans les faits analogues que l'avenir selon la loi des choses humaines ne peut pas manquer de ramener, jugent utile mon histoire. C'est une œuvre d'un profit solide et durable plutôt qu'un morceau d'apparat composé pour une satisfaction d'un instant. »

Polybe, *Histoires - Livre I*, trad. P. Pédech, Les Belles Lettres, 1969, pp. 22-23

« L'originalité de notre ouvrage et le prodige de notre époque résident en ceci : de même que la Fortune a incliné d'un seul côté et forcé à tendre vers un seul et même but presque tous les événements de la terre, de même il faut le moyen de l'histoire, concentrer dans une seule vue synthétique pour les lecteurs le plan que la Fortune a appliqué pour la réalisation d'une série universelle d'événements. C'est cela surtout, qui m'a engagé et incité au travail historique, et aussi le fait qu'aucun de mes contemporains n'a entrepris une composition d'histoire générale ; autrement je me serais donné beaucoup moins de peine à ce point de vue. Mais en fait, voyant que la plupart des historiens traitaient telle ou telle guerre particulière et divers événements concomitants, tandis que personne, du moins à ma connaissance, n'a essayé de vérifier la structure générale et totale des faits passés, c'est-à-dire quand et d'où ils ont pris naissance et comment ils se sont déroulés, j'ai estimé absolument nécessaire de ne pas négliger ni de laisser passer sans m'y arrêter le plus beau et en même temps le plus utile ouvrage de la Fortune. [...] S'il est possible d'obtenir une idée du tout d'après les parties, il est impossible d'en avoir une science et une conscience exactes. Aussi doit-on penser que l'histoire monographique n'apporte qu'une contribution tout à fait mince à la connaissance et à l'établissement des faits généraux. C'est en partant de la liaison et de la comparaison de tous les faits entre eux, de leurs ressemblances et de leurs différences, qu'on peut seulement, après examen, tirer profit et agrément de l'histoire. »

Jules Michelet, *Histoire de France*, Robert Laffont & Le Club Français du Livre, 1971, pp. 3-6

« [La France] avait des annales, et non point une histoire. Des hommes éminents l'avaient étudiée, surtout au point de vue politique. Nul n'avait pénétré dans l'infini détail des développements divers de son activité (religieuse, économique, artistique, etc.). Nul ne l'avait encore embrassée du regard dans l'unité vivante des éléments naturels et géographiques qui l'ont constituée. Le premier je la vis comme une âme et une personne [...] »

La vie a une condition souveraine et bien exigeante. Elle n'est véritablement la vie qu'autant qu'elle est complète. Ses organes sont tous solidaires et ils n'agissent que d'ensemble. Nos fonctions se lient, se supposent l'une l'autre. Qu'une seule manque, et rien ne vit plus. On croyait autrefois pouvoir par le scalpel isoler, suivre à part chacun de nos systèmes ; cela ne se peut pas, car tout influe sur tout.

Ainsi, ou tout, ou rien. Pour retrouver la vie historique, il faudrait patiemment la suivre en toutes ses voies, toutes ses formes, tous ses éléments. Mais il faudrait aussi, d'une passion plus grande encore, refaire et rétablir le jeu de tout cela, l'action réciproque de ces forces diverses, dans un puissant mouvement qui redeviendrait la vie même.

Un maître dont j'ai eu, non le génie sans doute, mais la violente volonté, Géricault, entrant dans le Louvre (dans le Louvre d'alors où tout l'art de l'Europe se trouvait réuni), ne parut pas troublé. Il dit : « C'est bien ! je m'en vais le refaire. » En rapides ébauches qu'il n'a jamais signées, il allait saisissant et s'appropriant tout. Et, sans 1815, il eût tenu parole. Telles sont les passions, les furies du bel âge.

Plus compliqué encore, plus effrayant était mon problème historique posé comme *résurrection de la vie intégrale, non pas dans ses surfaces, mais dans ses organismes intérieurs et profonds. Nul homme sage n'y eût songé. Par bonheur, je ne l'étais pas. [...]*

La vie a sur elle-même une action de personnel enfantement, qui, de matériaux préexistants, nous crée des choses absolument nouvelles. Du pain, des fruits, que j'ai mangés, je fais du sang rouge et salé qui ne rappelle en rien ces aliments d'où je les tire. — Ainsi va la vie historique, ainsi va chaque peuple se faisant, s'engendrant, broyant, amalgamant des éléments, qui y restent sans doute à l'état obscur et confus, mais sont bien peu de chose relativement à ce que fit le long travail de la grande âme.

La France a fait la France, et l'élément fatal de race m'y semble secondaire. Elle est fille de sa liberté. Dans le progrès humain, la part essentielle est à la force vive, qu'on appelle homme. *L'homme est son propre Prométhée. [...]*

C'est que l'histoire, dans le progrès du temps, fait l'historien bien plus qu'elle n'est faite par lui. Mon livre m'a créé. C'est moi qui fus son œuvre. Ce fils a fait son père. S'il est sorti de moi d'abord, de mon orage (trouble encore) de jeunesse, il m'a rendu bien plus en force et en lumière, même en chaleur féconde, en puissance réelle de ressusciter le passé. Si nous nous ressemblons, c'est bien. Les traits qu'il a de moi sont en grande partie ceux que je lui devais, que j'ai tenus de lui. »

Fernand Braudel, « Histoire et Sciences Sociales : La longue durée », in *Réseaux*, vol. 5, n°27, 1987, pp. 7-37

« De la crise que notre discipline a traversée au cours de ces vingt ou trente dernières années, les autres sciences sociales sont assez mal informées et leur tendance est de méconnaître, en même temps que les travaux des historiens, un aspect de la réalité sociale dont l'histoire est bonne servante, sinon toujours habile vendeuse : cette durée sociale, ces temps multiples et contradictoires de la vie des hommes, qui ne sont pas seulement la substance du passé, mais aussi l'étoffe de la vie sociale actuelle. Raison de plus pour signaler avec force dans le débat qui s'instaure entre toutes les sciences de l'homme, l'importance, l'utilité de l'histoire, ou plutôt de la dialectique de la durée, telle qu'elle se dégage du métier, de l'observation répétée de l'historien ; rien n'étant plus important, d'après nous, au centre de la réalité sociale, que cette opposition vive, intime, répétée indéfiniment, entre l'instant et le temps lent à s'écouler. Qu'il s'agisse du passé ou de l'actualité, une conscience nette de cette pluralité du temps social est indispensable à une méthodologie commune des sciences de l'homme. [...] »

Tout travail historique décompose le temps révolu, choisit entre ses réalités chronologiques, selon des préférences et exclusives plus ou moins conscientes. L'histoire traditionnelle attentive au temps bref, à

l'individu, à l'évènement, nous a depuis longtemps habitués à son récit précipité, dramatique, de souffle court.

La nouvelle histoire économique et sociale met au premier plan de sa recherche l'oscillation cyclique et elle mise sur sa durée : elle s'est prise au mirage, à la réalité aussi des montées et descentes cycliques des prix. Il y a ainsi, aujourd'hui, à côté du récit (ou du « récitatif » traditionnel), un récitatif de la conjoncture qui met en cause le passé par larges tranches : dizaines, vingtaines ou cinquantaines d'années.

Bien au delà de ce second récitatif se situe une histoire de souffle plus soutenu encore, d'ampleur séculaire cette fois : l'histoire de longue, même de très longue durée. [...]

le mot *évènement*. Pour ma part, je voudrais le cantonner, l'emprisonner dans la courte durée : l'évènement est explosif, « nouvelle sonnante », comme l'on disait au XVI^e siècle. De sa fumée abusive, il emplit la conscience des contemporains, mais il ne dure guère, à peine voit-on sa flamme.

Les philosophes nous diraient, sans doute, que c'est vider le mot d'une grosse partie de son sens. Un évènement, à la rigueur, peut se charger d'une série de significations ou d'accointances. Il porte témoignage parfois sur des mouvements très profonds, et par le jeu factice ou non des « causes » et des « effets », chers aux historiens d'hier, il s'annexe un temps très supérieur à sa propre durée. Extensible à l'infini, il se lie, librement ou non, à toute une chaîne d'évènements, de réalités sous-jacentes, et impossibles, semble-t-il, à détacher dès lors les uns des autres. Par ce jeu d'additions, Benedetto Croce pouvait prétendre que, dans tout évènement, l'histoire entière, l'homme entier s'incorporent et puis se redécouvrent à volonté. A condition, sans doute, d'ajouter à ce fragment ce qu'il ne contient pas au premier abord et donc de savoir ce qu'il est juste — ou non — de lui adjoindre. C'est ce jeu intelligent et dangereux que proposent des réflexions récentes de Jean-Paul Sartre.

Alors, disons plus clairement, au lieu d'évènementiel : le temps court, à la mesure des individus, de la vie quotidienne, de nos illusions, de nos prises rapides de conscience, — le temps par excellence du chroniqueur, du journaliste. Or, remarquons-le, chronique ou journal donnent, à côté des grands évènements, dits historiques, les médiocres accidents de la vie ordinaire : un incendie, une catastrophe ferroviaire, le prix du blé, un crime, une représentation théâtrale, une inondation. Chacun comprendra qu'il y ait, ainsi, un temps court de toutes les formes de la vie, économique, social, littéraire, institutionnel, religieux, géographique même (un coup de vent, une tempête), aussi bien que politique.

A la première appréhension, le passé est cette masse de menus faits, les uns éclatants, les autres obscurs et indéfiniment répétés, ceux même dont la microsociologie ou la sociométrie, dans l'actualité, font leur butin quotidien (il y a aussi une microhistoire). Mais cette masse ne constitue pas toute la réalité, toute l'épaisseur de l'histoire sur quoi peut travailler à l'aise la réflexion scientifique. La science sociale a presque horreur de l'évènement. Non sans raison : le temps court est la plus capricieuse, la plus trompeuse des durées. [...]

le mot de *structure*. Bon ou mauvais, celui-ci domine les problèmes de la longue durée. Par structure, les observateurs du social entendent une organisation, une cohérence, des rapports assez fixes entre réalités et masses sociales. Pour nous, historiens, une structure est sans doute assemblage, architecture, mais plus encore une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement. Certaines structures, à vivre longtemps, deviennent des éléments stables d'une infinité de générations : elles encombrant l'histoire, en gênent, donc en commandent l'écoulement. D'autres sont plus promptes à s'effriter. Mais toutes sont à la fois soutiens et obstacles. Obstacles, elles se marquent comme des limites (des enveloppes, au sens mathématique) dont l'homme et ses expériences ne peuvent guère s'affranchir. Songez à la difficulté de briser certains cadres géographiques, certaines réalités biologiques, certaines limites de la productivité, voire telles ou telles contraintes spirituelles : les cadres mentaux, aussi, sont prisons de longue durée. [...]

Entre les temps différents de l'histoire, la longue durée se présente ainsi comme un personnage encombrant, compliqué, souvent inédit. L'admettre au cœur de notre métier ne sera pas un simple jeu, l'habituel élargissement d'études et de curiosités. Il ne s'agira pas, non plus, d'un choix dont il serait le seul bénéficiaire. Pour l'historien, l'accepter c'est se prêter à un changement de style, d'attitude, à un renversement de pensée,

à une nouvelle conception du social. C'est se familiariser avec un temps ralenti, parfois presque à la limite du mouvant. A cet étage, non pas à un autre, — j'y reviendrai, — il est licite de se déprendre du temps exigeant de l'histoire, en sortir, puis y revenir, mais avec d'autres yeux, chargés d'autres inquiétudes, d'autres questions. En tout cas, c'est par rapport à ces nappes d'histoire lente que la totalité de l'histoire peut se repenser comme à partir d'une infrastructure. Tous les étages, tous les milliers d'étages, tous les milliers d'éclatements du temps de l'histoire se comprennent à partir de cette profondeur, de cette semi-immobilité ; tout gravite autour d'elle. »

Jacques Rancière, « Histoire des mots, mots de l'histoire », in *Communications*, n°58, 1994, pp. 87-101

« Qu'est-ce qu'une science qui a affaire à des êtres parlants et à des événements qui arrivent à ces êtres parlants ? Cette science - l'histoire - doit non seulement enchaîner des événements et structurer des faits, mais encore faire un certain tissu à partir de, ou avec un autre *tissu de paroles*. C'était cela, mon problème, et, plus spécifiquement, comment on peut « faire » de la vérité (ou un discours qui fasse appel à la vérité) dans le rapport et la dialectique entre tous ces registres : de la parole errante, de la parole qui circule, de la parole non légitimée ; et puis le texte dans lequel cette parole doit être redite, reconstruite, enregistrée, expliquée. [...] »

Il y a de l'événement, il arrive de l'histoire (au sens où il arrive des choses) dans la mesure où l'être humain est un être non contemporain avec lui-même. Il arrive des événements parce qu'il y a des temps différents qui se télescopent, il arrive des événements parce qu'il y a du futur, du futur dans le présent, parce qu'il y a aussi du présent qui répète du passé, parce qu'il y a des temporalités différentes dans un « même » temps, etc. Or on ne peut proprement rendre compte de cela qu'en assumant la narration pour ce qu'elle est, à savoir : faire une vérité de ce qui n'est pas identique à soi. Au lieu d'utiliser le temps comme principe d'identité, la narration, lorsqu'elle est construite, doit construire le temps de son événement. »

Arlette Farge, *Vies oubliées. Au cœur du XVIII^e siècle*, La Découverte, 2023, pp.7-12

« Être toujours proche du « murmure du combat » [Gilles Deleuze, *Pourparlers* (1972-1990), Paris, Minuit, 1990] et des bruits singuliers ; aimer côtoyer les profondeurs de l'individu pour que jaillissent le mystère, la beauté et la folie de la vie ; ainsi ce serait, pour l'historienne, ne pas seulement se résigner aux hypothèses, aux preuves et aux résultats que la recherche exige, mais au contraire pousser l'enquête au-delà des limites académiques, afin de s'attacher à l'unique », comme l'écrivait Marcel Schwob. Certes, l'« unique » ne fait pas l'histoire, mais il lui appartient, et, par moments, la constitue ou l'infléchit, y compris dans ses extravagances. [...] »

C'est ce qui a décidé l'écriture insolite de cet ouvrage, à contre-courant des chemins historiques traditionnels. Il est entièrement rédigé à partir d'archives, soit déclarées inclassables dans les inventaires de bibliothèques, soit par moi-même inutilisées, délaissées (bien que recopiées) parce que hors de mes préoccupations du moment. Dans le langage universitaire, on appelle cela les « déchets » du chercheur. [...] »

Au terme « déchets », on peut ajouter celui si beau de « reliquat ». C'est encore autre chose. Il est des documents impossibles à classer, faute de date, de noms, de provenance, d'intégrité, l'archive étant trop malmenée par le temps. Les conservateurs de bibliothèque les réunissent (même s'il s'agit de fragments) dans des boîtes et les qualifient dans l'inventaire de « reliquat ». [...] »

Pourquoi ce choix de visiter « déchets » et « reliquats » ? Faut-il à tout prix faire feu de toute archive disponible ? Non, bien sûr ; si ce n'est qu'ici le désir me prend de saisir l'inabordable, le toujours tu, l'éclat perdu. Tous ces fragments de vie, ces instantanés, ces paroles pleines d'amour ou de haine n'ont de fait aucune homogénéité. Ce qui les réunit, c'est d'avoir existé et de rendre compte de situations souvent inexplorées. Certes, c'est un peu comme du « vrac », au mieux un anecdotaire (au sens de : ce qui n'a pas encore été raconté), ou encore une fourmière déréglée [...] »

Travailler sur ce qu'on a délaissé lorsqu'on écrivait d'autres ouvrages contraint à de nouveaux choix. Si bien que les « déchets » publiés ici en cachent bien d'autres : la mise en abyme est angoissante.

Rien dans ces archives n'est insignifiant ; car elles fissurent à leur manière l'« incertitude ». Le passé en devient plus animé et extravagant. Derrière un désordre apparent et quantité d'instants fugaces impossibles à dater, s'esquissent d'incontrôlables paysages où l'amour, la violence, la mort, la compassion montrent forces et ombres. Tous faits de passions ordinaires ou insolites qu'un gouvernement et ses écrits tentent de dominer.

Ainsi, « il faut créer, dans un chaos de traits les humains » [Marcel Schwob, *Spicilège*, (1896), Hachette/BNF, 2012, p. 251] ; puis, me vient cette phrase qui m'anime depuis longtemps : « il faut raconter avec le même souci les existences uniques des hommes, qu'ils aient été divins, médiocres ou criminels. » [Michel Foucault, « La vie des hommes infâmes », *Cahiers du chemin*, 29, 1977]. »

Friedrich Nietzsche, « De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie », trad. H. Albert, *Œuvres complètes de F. Nietzsche*, Mercure de France, 1907, pp. 117-notes

« Du reste je déteste tout ce qui ne fait que m'instruire, sans augmenter mon activité ou l'animer directement. » Ce sont là des paroles de Goethe par lesquelles, comme un *Ceterum censeo* courageusement exprimé, pourra débiter notre considération sur la valeur et la non-valeur des études historiques. On y exposera pourquoi l'enseignement, sans la vivification, pourquoi la science qui paralyse l'activité, pourquoi l'histoire, précieux superflu de la connaissance et article de luxe, doivent être sérieusement, selon le mot de Goethe, un objet de haine, — parce que nous manquons encore actuellement de ce qu'il y a de plus nécessaire, car le superflu est l'ennemi du nécessaire. Certes, nous avons besoin de l'histoire, mais autrement que n'en a besoin l'oisif promeneur dans le jardin de la science, quel que soit le dédain que celui-ci jette, du haut de sa grandeur, sur nos nécessités et nos besoins rudes et sans grâce. Cela signifie que nous avons besoin de l'histoire pour vivre et pour agir, et non point pour nous détourner nonchalamment de la vie et de l'action, ou encore pour enjoliver la vie égoïste et l'action lâche et mauvaise. Nous voulons servir l'histoire seulement en tant qu'elle sert la vie. Mais il y a une façon d'envisager l'histoire et de faire de l'histoire grâce à laquelle la vie s'étiole et dégénère. C'est là un phénomène qu'il est maintenant nécessaire autant que douloureux de faire connaître, d'après les singuliers symptômes de notre temps. »

« Combien de choses passées, si ce retour en arrière doit avoir son effet fortifiant, devront être négligées ! L'individualité d'autrefois devra être déformée et violemment généralisée, débarrassée de ses aspérités et de ses lignes précises, en faveur d'une concordance artificielle. Au fond, ce qui a été possible autrefois ne saurait se reproduire une seconde fois, à moins que les pythagoriciens n'aient raison de croire qu'une même constellation des corps célestes amènerait jusqu'aux plus petits détails les mêmes événements sur la terre, de sorte que, quand les étoiles occuperont la même position les unes par rapport aux autres, un stoïcien s'unira à un épicurien, César sera assassiné, et, de nouveau, dans d'autres conditions, on découvrira l'Amérique. Si la terre recommençait chaque fois son spectacle après la fin du cinquième acte, s'il était certain que le même enchaînement des motifs, le même *deus ex machina*, la même catastrophe se représentaient à des intervalles déterminés, seulement, alors l'homme puissant pourrait se réclamer de l'histoire monumentale, dans toute sa véridicité iconienne, en exigeant chaque fait selon sa particularité exactement décrite. Ce ne sera probablement pas le cas avant que les astronomes ne soient redevenus des astrologues. Jusque-là l'histoire monumentale ne pourra user de cette pleine véridicité, toujours elle rapprochera ce qui est inégal, elle généralisera pour rendre équivalent, toujours elle affaiblira la différence des mobiles et des motifs, pour présenter les événements, aux dépens des effets et des causes, sous leur aspect monumental, c'est-à-dire comme des monuments dignes d'être imités. Comme elle fait toujours abstraction des causes, on pourrait donc considérer l'histoire monumentale, sans trop exagérer, comme une collection d'« effets en soi », c'est-à-dire d'événements qui, en tout temps, pourront faire de l'effet.

Ce que l'on célèbre dans les fêtes populaires, aux anniversaires religieux ou militaires, c'est en somme un de ces « effets en soi ». C'est ce qui empêche les ambitieux de dormir, qui, pour les heureux entrepreneurs, est

comme une amulette qu'ils portent sur leur cœur, mais ce n'est pas la véritable connexion historique de cause à effet qui, si elle était connue dans son ensemble, démontrerait seulement que jamais plus quelque chose d'absolument identique ne peut sortir du coup de dé de l'avenir et du hasard.

Tant que l'âme des études historiques résidera dans les grandes impulsions qu'un homme puissant peut recevoir d'elles, tant que le passé devra être décrit comme s'il était digne d'être imité, comme s'il était imitable et possible une seconde fois, ce passé courra le risque d'être déformé, enjolivé, détourné de sa signification et, par là même, sa description ressemblera à de la poésie librement imaginée. Il y a même des époques qui ne sont pas capables de distinguer un passé monumental d'une fiction mythique, car les mêmes impulsions peuvent être empruntées à l'un comme à l'autre. Donc, quand la considération monumentale du passé domine les autres façons de considérer les choses, je veux dire les façons antiquaire et critique, le passé lui-même en pâtit. On oublie des périodes tout entières, on les méprise, on les laisse s'écouler comme un grand flot gris dont seuls émergent quelques faits semblables à des îlots parés. Les rares personnages qui deviennent visibles ont quelque chose d'artificiel et de merveilleux, quelque chose qui ressemble à cette hanche dorée que les disciples de Pythagore croyaient reconnaître chez leur maître. L'histoire monumentale trompe par les analogies. Par de séduisantes assimilations, elle pousse l'homme courageux à des entreprises téméraires, de fanatismes au fanatisme. Et si l'on imagine cette façon d'histoire entre les mains de génies égoïstes, de fanatiques malfaisants, des empires seront détruits, des princes assassinés, des guerres et des révolutions fomentées et le nombre de ces effets historiques « en soi », c'est-à-dire d'effets sans causes suffisantes, sera encore augmenté. Il suffit de ces indications pour faire souvenir des dommages que peut causer l'histoire monumentale parmi les hommes puissants et actifs, qu'ils soient bons ou mauvais. Combien plus néfastes sont encore ses effets quand les impuissants et les inactifs s'emparent d'elle et s'en servent. »

« Pour pouvoir vivre l'homme doit posséder la force de briser un passé et de l'ancêtre et il faut qu'il emploie cette force de temps en temps. Il y parvient en traînant le passé devant la justice, en instruisant sévèrement contre lui et en le condamnant enfin. Or tout passé est digne d'être condamné ; car il en est ainsi des choses humaines : toujours la force et la faiblesse humaines y ont été puissantes. »

« Chaque homme, chaque peuple, selon ses fins, ses forces et ses nécessités, a besoin d'une certaine connaissance du passé, tantôt sous forme d'histoire monumentale, tantôt sous forme d'histoire antiquaire, tantôt sous forme d'histoire critique, mais non point comme en aurait besoin une troupe de purs penseurs qui ne fait que regarder la vie, non comme des individus avides de savoir et que seul le savoir peut satisfaire, pour qui l'augmentation de la connaissance est le but même de tous les efforts, mais toujours en vue de la vie, par conséquent aussi sous la domination, sous la conduite suprême de cette vie même. C'est là le rapport naturel d'une époque, d'une civilisation, d'un peuple avec l'histoire, — rapport provoqué par la faim, régularisé par la mesure des besoins, contenu par la force plastique inhérente. La connaissance du passé, dans tous les temps, n'est souhaitable que lorsqu'elle est au service du passé et du présent, et non point quand elle affaiblit le présent, quand elle déracine les germes vivaces de l'avenir. »

Michelle Perrot, *Les femmes ou Les silences de l'histoire*. Flammarion, 2020, pp. 17-40

« le silence était à la fois discipline du monde, des familles et des corps, règle politique, sociale, familiale — les murs de la maison étouffaient les cris des femmes et des enfants battus — personnelle. Une femme convenable ne se plaint pas, ne se confie pas, excepté chez les catholiques à son confesseur, ne se livre pas. La pudeur est sa vertu, le silence, son honneur, au point de devenir une seconde nature, l'impossibilité de parler d'elle finissant par abolir son être même, ou du moins ce qu'on en peut savoir. Telles ces vieilles femmes murées dans un mutisme d'outre-tombe, dont on ne discerne plus s'il est volonté de se taire, incapacité à communiquer ou absence d'une pensée dissoute à force de ne pouvoir s'exprimer.

Ce silence profond, les femmes n'y sont pas seules. Il enveloppe le continent perdu des vies englouties dans l'oubli où s'abolit la masse de l'humanité. Mais il pèse plus lourdement encore sur elles, en raison de l'inégalité des sexes, cette « valence différentielle » (Françoise Héritier) qui structure le passé des sociétés. Il

est la donnée première où s'enracine la seconde : la déficience des traces relatives aux femmes et qui rend si difficile, quoique très différemment selon les époques, leur appréhension dans le temps. Parce qu'elles apparaissent moins dans l'espace public, objet majeur de l'observation et du récit, on parle peu d'elles, et ce d'autant moins que le récit est un homme qui s'accommode d'une coutumière absence, use d'un masculin universel, de stéréotypes globalisants ou de l'unicité supposée d'un genre : la femme. Le manque d'informations concrètes et circonstanciées contraste avec l'abondance des discours et la prolifération des images. Les femmes sont imaginées beaucoup plus que décrites ou racontées, et faire leur histoire, c'est d'abord, inévitablement, se heurter à ce bloc de représentations qui les recouvrent et qu'il faut nécessairement analyser, sans savoir comment elles-mêmes les voyaient et les vivaient [...].

La manière dont les sources sont constituées intègre l'inégalité sexuelle et la marginalisation ou dévalorisation des activités féminines.

Ce défaut d'enregistrement primaire est aggravé par un déficit de conservation des traces. Peu de choses dans les archives publiques, vouées aux actes de l'administration et du pouvoir, où les femmes n'apparaissent que lorsqu'elles troublent l'ordre, ce que justement elles font moins que les hommes, non en vertu d'une introuvable nature, mais en raison de leur plus faible présence, de leur hésitation aussi à porter plainte quand elles sont victimes. Si bien que les archives de police et de justice, infiniment précieuses pour la connaissance du peuple, hommes et femmes, demandent à être analysées jusque dans la forme sexuelle de leur approvisionnement.

Les archives privées conservées dans les grands dépôts publics sont presque exclusivement celles des « grands hommes », politiques, entrepreneurs, écrivains, créateurs. Les archives familiales, jusqu'à une date récente, n'avaient pas attiré une attention particulière. Au cours des déménagements, des destructions massives ont été opérées par des héritiers longtemps indifférents, voire par les femmes elles-mêmes, peu soucieuses de laisser des traces de leurs éventuels secrets. Par pudeur, mais aussi par autodévalorisation, elles intériorisaient en quelque sorte le silence qui les enveloppe. [...]

C'est le regard qui fait l'Histoire. Au cœur de tout récit historique, il y a la volonté de savoir. En ce qui concerne les femmes, elle a longtemps manqué. Écrire l'histoire des femmes suppose qu'on les prenne au sérieux, qu'on accorde au rapport des sexes un poids, même relatif, dans les événements ou dans l'évolution des sociétés. »

Mario Tronti, *La politique au crépuscule*, trad. M. Valensi, Éditions de l'éclat, 2000, p. 14

« Dans la politique moderne, il y a toute l'histoire moderne. Et inversement. Deux formes de destin dans une seule vie. Souvent, elles ont cheminé ensemble, quelquefois se sont opposées. Ce fut le cas pour notre siècle : où la politique s'est essayée à « l'assaut du ciel », et l'histoire a imposé son « bondissement de tigre » dans le passé. La puissance de l'histoire est une puissance naturellement forte, matériellement « formée » par des processus à long terme. [...]

La politique en soi n'a pas de projet, elle doit tour à tour se le donner, le consignait à un sujet du temps. Elle n'a pas d'elle-même, jamais, la raison des choses, elle sait que les mêmes choses reviennent, mais ne peut accepter cette condition. »